

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

Gazette des Familles

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 3. QUEBEC, 31 JANVIER, 1872. No. 8.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Notre publication—Prophéties—Dixième entretien sur la famille
—Le culte de la bonne Sainte Anne en Canada—Chronique—
Faits divers—Agriculture—Recette—Feuilleton : La Cloche
du Père Trinquet.

Notre publication.

Nous prions tous ceux de nos abonnés qui, dans
le dernier envoi, ont reçu des copies du numéro 1,
au lieu de celles du numéro 7, de vouloir bien nous
les renvoyer immédiatement, tout en nous faisant
connaître le nombre des exemplaires que nous
devons renvoyer en retour.

Propphéties.

Nous croyons devoir donner aujourd'hui, sur les paroles prophétiques rapportées dans notre chronique du jour de l'an, des explications que nous aurions peut être dû donner plus tôt. D'abord, il est bon de remarquer que toutes les sinistres prédictions qui, croyons-nous, regardent nos temps, menacent, avant tout, l'Europe, et surtout la France. En second lieu, il est raisonnable de supposer que là où le crime et l'impiété abondent, là aussi devront fondre les calamités et le châtement, et qu'ainsi, le peuple canadien qui a encore en partage, une foi si vive, une piété si tendre, ne doit pas s'effrayer outre mesure, en lisant ces sinistres prophéties. D'ailleurs, les temps où devront s'accomplir ces terribles menaces, sont dans les secrets de Dieu, et ils peuvent être encore plus éloignés de nous que nous sommes portés à le croire.

Ce qui nous engage à revenir sur nos pas, ce sont les fausses interprétations données à nos paroles. Quant à ce qui regarde les trois jours de ténèbres surtout, nous nous sommes cru d'autant plus autorisé à parler de ces prophéties que nous les avons vues publiées dans le *Tablet* de Londres, journal catholique qui est, pour ainsi dire, considéré comme l'organe de l'Episcopat Anglais, et que nous les avons vues reproduites sur une publication religieuse française, à laquelle nous avons emprunté la traduction *cierges* qui se trouve entre parenthèses.

CORRECTIONS A FAIRE.

A la page 164, ligne 15, au lieu de discipline, lisez conversation.

Le petit article qui commence par ces mots : " Ces paroles si éloqu coastes, &c., aurait dû suivre

immédiatement l'extrait que nous avons fait de l'éloquent discours de Mgr. Raymond. Nous regrettons toujours fortement ces fautes, quoiqu'elles ne doivent pas être mises à notre charge.

Dixième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—L'Instruction—Après la première communion.

Le père dit ensuite à ses chers enfants : mes chéris, vous venez de voir en face les trois ennemis qui ont juré votre perte et qui feront tous leurs efforts pour arracher Jésus-Christ de votre cœur. Malgré la frayeur que vous inspirent ces redoutables adversaires, vous m'assurez que vous voulez persévérer, quoiqu'il vous en coûte. Je suis heureux de vous voir dans ces saintes dispositions ; mais comme, pour arriver à un but, il faut prendre le chemin qui y conduit, je vais vous faire connaître les moyens de persévérance, qui sont à votre disposition. Comme ce sujet est de la plus haute importance pour vous, préparez-vous à l'entendre comme on se prépare à un sermon. Si vous en sentez le besoin, tousssez, crachez, mouchez-vous, remuez les pieds, puis, silence afin d'être tout entiers à ce que vous allez entendre.

Le premier moyen de persévérer qui s'offre à vous, c'est l'assistance régulière aux catéchismes qui se font après la première communion.

Pour vous faire comprendre combien ce moyen est indispensable, je vais vous montrer son efficacité dans une parabole que je vous expliquerai ensuite.

Un voyageur venu d'un pays lointain, se trouva, au commencement de la nuit, à l'entrée d'une vaste forêt : il ne pouvait ni reculer, ni s'arrêter ; il était

forcé de la traverser pendant les ténèbres. Comme il allait s'enfoncer dans cette obscure et redoutable forêt, il aperçut un berger à qui il demanda le chemin. " Hélas ! monsieur, lui dit le berger, il ne m'est pas facile de vous l'indiquer. Cette forêt est coupée par mille sentiers qui se croisent, qui tournent à gauche, à droite, qui se ressemblent à peu près tous, et qui conduisent tous à l'abîme, un seul excepté. — A quel abîme, demanda le voyageur ? — A l'abîme qui environne toute la forêt. Ce n'est pas tout, continua le berger, cette forêt est très dangereuse ; elle est remplie de voleurs et de bêtes féroces. Elle renferme, de plus, un énorme serpent qui a bien vingt-cinq pieds de longueur, qui a sept têtes énormes, et qui fait d'épouvantables ravages. Il ne se passe pas de jour que nous ne retrouvions les restes de quelques voyageurs qu'il a dévorés. Pour comble de malheur, il faut absolument passer près de lui pour arriver au lieu où vous allez. Touchez de compassion pour mes semblables, je me suis placé à l'entrée de ce bois ténébreux, pour guider et défendre les voyageurs. En outre, de distance en distance, sont mes fils qui accomplissent la même fonction que moi. Je vous offre mes services et les leurs, si vous voulez, je vais vous accompagner.

L'air de candeur du vieux berger, le ton de vérité qui respire dans ses paroles, donnent confiance au voyageur ; il accepte. D'une main, le berger prend une lampe qu'il enferme dans une forte lanterne, et de l'autre, il prend le bras du voyageur, et les voilà partis....

Après avoir cheminé pendant quelques heures, le voyageur sent ses forces défaillir. Le berger qui s'en aperçoit, lui dit : " Appuyez vous sur moi : " Ainsi soutenu, le voyageur put continuer sa marche ; mais voici un nouveau malheur qui se prépare ; la lampe ne jette plus qu'une faible lueur. A

cette vue, le pèlerin s'écrie : " Votre lampe va s'éteindre, et qu'allons-nous devenir ! " — " Rassurez-vous, lui dit le berger, bientôt nous'allons arriver chez un de mes fils qui remettra de l'huile dans notre lampe." Il ne le trompait pas ; une lumière apparaît aussitôt à quelque distance ; elle éclairait une petite cabane de feuillages qui était au bord du chemin. A la voix bien connue du berger, la porte s'ouvre avec empressement. Un banc de gazon est offert au voyageur ; quelques mets simples mais substantiels, réparent ses forces, et après un repos d'une demi-heure, il continue sa route, conduit, cette fois, par le fils du vieillard.

De loin en loin, le voyageur rencontre de nouvelles cabanes, reçoit de nouveaux soins et trouve de nouveaux guides, et il marche ainsi toute la nuit. Enfin, avant que les premières clartés de l'aube eussent blanchi l'horizon, il était parvenu sans accident, à l'extrémité de la forêt.

C'est à ce moment qu'il pût mesurer toute l'étendue du danger que courent les voyageurs et la grandeur du service que le berger et ses enfants lui avaient rendu. A ses yeux, s'offre un épouvantable abîme, au fond duquel on entend d'affreux gémissements, des cris d'effrayant désespoir. A cette vue, notre voyageur éprouve dans tout son être, un terrible frisson qui faillit lui donner la mort. Mais son guide, pour ne pas prolonger sa frayeur, se hâta de lui dire : " Mon ami, voilà l'abîme dont mon père vous a parlé ; c'est épouvantable n'est-ce pas ? On n'en connaît pas la profondeur, il est toujours couvert d'épais brouillards que l'œil ne saurait percer."

A ces mots, il pousse un profond soupir, et du revers de la main, il essuie deux grosses larmes qui coulent sur ses joues. " Quoi ! vous pleurez ! lui dit le voyageur, qu'est-ce qui peut donc vous affli-

ger ? ” — “ Hélas ! comment ne pleurerais-je pas ? Puis-je voir cet abîme sans songer à tant de malheureux qui, chaque jour, viennent s’y perdre ! Nous avons beau, mon père et nous, leur offrir nos services, bien peu les acceptent, et la plupart, après avoir marché quelques heures sous notre conduite, nous accusent de vouloir leur causer de vaines frayeurs ; ils méprisent nos conseils et nous quittent ; mais, bientôt ils s’égarent et périssent, dévorés par le grand serpent ou les bêtes féroces, ou engloutis dans cet abîme ; car il n’y a pour le traverser que ce petit pont que vous voyez devant vous, et nous seuls connaissons le chemin qui y conduit. Passez-le avec assurance, de l’autre côté il fait grand jour ; et là est votre patrie. ” Le voyageur franchit le pont, et quelques heures après, il se reposait délicieusement au sein de sa famille bien-aimée.

Quand cette histoire fut terminée, les trois enfants poussèrent un long soupir, et parurent déchargés d’un lourd fardeau, et attendirent avec hâte l’application que leur père voulait faire de cette parabole. Ce bon père continua ainsi : Vous êtes tous trois des voyageurs, vous venez de bien loin, c’est-à-dire, du néant ; la forêt que vous avez à traverser, c’est le monde ; les voleurs, les bêtes féroces, ce sont les ennemis de votre salut ; cet affreux serpent, c’est le démon ; cet abîme sans fond, c’est l’enfer. Tous ces chemins qui traversent la forêt, ce sont les routes qui conduisent au malheur éternel. Le seul sentier qui aboutit au petit pont, c’est le chemin étroit du ciel. Quant à ce vicillard qui se tient à l’entrée de la forêt, vous comprenez sans peine qu’il représente le divin berger descendu du ciel pour éclairer tout homme venant en ce monde. Ses fils ce sont les ministres du Sauveur qui continuent son saint ministère. Cette lampe allumée dont le berger et ses enfants éclairent les pas du voyageur, c’est le flam-

bleau de la foi, qui brille comme une lampe dans les ténèbres. Inutile de vous dire ce que signifient cet homme docile à la voix du vieillard et de ses fils, et ces autres qui refusent leur service et leur lumière. La lampe qui menace de s'éteindre, voilà surtout la figure dont il vous importe de vous faire connaître le sens.

Le flambeau de la religion, allumé dans votre esprit par les instructions qui précèdent la première communion, brille maintenant de tout son éclat ; mais avec les années, cette lumière s'affaiblira. Les fausses maximes que vous entendrez retentir à vos oreilles, la voix séduisante de vos propres passions, les orages terribles qui s'élèveront dans votre cœur ; tout contribuera puissamment à obscurcir en vous l'éclat de la vérité. Le flambeau divin menacera de s'éteindre au milieu de la nuit, à moins que vous ne trouviez un moyen de l'entretenir, en donnant à sa flamme un nouvel aliment ; or ce moyen vous attend sur la route ; il ne tient qu'à vous d'en profiter. Ce moyen, c'est le catéchisme après la première communion, appelé catéchisme de persévérance. Oui, c'est là que vous trouverez la force de persévérer. Là, vous recevrez des instructions plus fortes, plus en rapport avec les progrès de votre intelligence, qui développeront ces premières leçons du christianisme que vous avez reçues jusqu'ici. C'est ainsi qu'une huile nouvelle, étant souvent mise dans votre lampe, vous ne serez pas exposés à rester sans lumière au milieu des ténèbres. Vous trouverez dans les ministres du divin berger des guides sûrs et pleins de charité ; leurs sages conseils seront pour votre âme ce que furent, pour le voyageur fatigué, le bras du vieillard, la cabane hospitalière, les mets substantiels de ses fils. Ah ! chers enfants, ayez donc à cœur ce premier moyen de persévérance, ne le négligez jamais, lors même que vous serez avan-

cés en âge, et vous en recueillerez les fruits les plus salutaires. Si vous êtes exacts à cette pratique, je vous réponds de l'avenir. Pour vous faire une telle promesse, je m'appuie sur une expérience de trois cents ans.

Le culte de la bonne sainte Anne en Canada.

(Suite.)

A tous les lieux de pèlerinages que nous avons déjà mentionnés, nous pouvons ajouter celui du Cap-Santé. La dévotion à sainte Anne y fut apportée par les premiers habitants de cette paroisse; depuis près d'un siècle, (1772) la fête de sainte Anne y a été érigée en fête d'obligation, et est célébrée avec pompe, au milieu du concours des paroisses environnantes. Une indulgence plénière fut accordée en 1804, par le pape Pie VII, et peut se gagner pendant toute l'octave de sainte Anne.

Mais rien ne rédit mieux l'amour et la reconnaissance universelle des Canadiens pour l'auguste aïeule de N.-S. Jésus-Christ que le grand nombre de paroisses dédiées sous le vocable de sainte Anne, dans toute l'étendue du pays. Outre les paroisses de Sainte-Anne de Beaupré, du Bout-de-l'Île, du Détroit, de Varennes, de Yamachiche et du Cap-Santé, qui viennent d'être nommées, il suffit d'ajouter Sainte-Anne de Ristigouche, Sainte-Anne de Portneuf, Sainte-Anne des Monts, Sainte-Anne du Saguenay, Sainte-Anne de la Pocatière, Sainte-Anne de la Pérade, Sainte-Anne (diocèse de St.-Hyacinthe), Sainte-Anne des Plaines, Sainte-Anne de la ville de Montréal, outre les églises possédant des reliques de sainte Anne et qui attirent les pèlerins, telles que la cathédrale de Québec, l'église de Saint-Jean-Baptiste de la même ville. (1) la Congrégation de Saint-Roch de

(1). Cette église possède une relique très-remarquable de sainte Anne, donnée par Mgr. Turgeon.

Québec, Saint-Joseph de Lévis, Sainte-Marie de la Beauce, Saint-Gervais, Saint-Thomas de Montmagny, l'Île-aux-Coudres, la Baie-Saint-Paul, et un grand nombre d'autres dans les diocèses de Montréal, des Trois-Rivières, de Saint-Hyacinthe, d'Outaouais, et de Rimouski.

Mais, quelque vénérés que soient ces sanctuaires, aucun d'eux ne peut être comparé à celui de la BONNE SAINTE-ANNE DU NORD, le premier et le plus ancien de tous, qu'on nomme par excellence la GRANDE SAINTE-ANNE, et où se sont opérées les plus nombreuses et les plus éclatantes merveilles. Tous les autres pèlerinages sont comme les filles de cette Grande Sainte-Anne ; et on pourrait les comparer à autant de brillantes étoiles qui forment un glorieux diadème autour de son front. C'est surtout vers elle que la foule des pèlerins se dirige. De tous les points du pays, on vient implorer sa puissante protection. Outre le pèlerinage individuel, qui est perpétuel (car pour la misère et la reconnaissance, la prière et l'action sont de tous les jours), la fête de sainte Anne amène un flot immense de pèlerins. (1) Plusieurs jours d'avance, les familles se préparent à ce pieux voyage ; et le matin de la fête, des bateaux à vapeur laissent le rivage de Québec pour transporter une nombreuse population avide de rendre ses hommages à la grande Sainte, et d'implorer son intercession. La foule est si grande ce jour-là que pour éviter la confusion, les paroisses environnantes s'abstiennent de se rendre à la fête, et choisissent chacune un des jours de l'octave pour satisfaire leur piété. Durant cette semaine toutes les paroisses de la côte de Beaupré sont en mouvement ; les longues files de voitures se succèdent sans interruption, et viennent se grouper autour de l'antique

(1) En 1768, depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 15 avril, il ne vint pas moins de 400 pèlerins à la bonne Sainte-Anne, d'après le témoignage de M. Hubert, alors curé de cette paroisse. Dans le cours de l'année 1870, les pèlerinages ont été plus nombreux que durant les années précédentes, au rapport du curé d'alors, M. l'abbé Bourret. Il est venu des pèlerins même de Boston, dans les États-Unis.

sanctuaire, qui ne cesse de retentir des hymnes d'actions de grâces. Mais laissons parler un de ces pieux pèlerins. (1)

“ Je voyais se dérouler devant moi tout ce qui s'est passé dans cet endroit depuis le temps de nos ancêtres.

“ Comme c'est touchant de voir, dans cette église, placée si paisiblement à l'ombre de cette belle côte de Beaupré, ces tableaux, ces bâtons, ces béquilles et ces autres objets, laissés là par les pèlerins de toutes les parties du pays, et suspendus aux murs, aux colonnes, aux corniches de cette maison de prière !

“ Que de douleurs du corps, que de peines de l'esprit, que de déchirements du cœur, sont venus dans cet endroit trouver un remède ou des consolations. Quels souvenirs des maux de la terre, et quelles suaves pensées du ciel n'évoque pas l'aspect de ce modeste sanctuaire !

“ Ne vous semble-t-il pas voir défilier devant vous la longue procession de ceux qui ont franchi, depuis deux siècles, le seuil de cette demeure de la *bonne Sainte-Anne* ? Ils sont venus à pied, en voiture, en canot, par terre et par eau, à travers la neige, de dix, de vingt, de cent, de deux cents lieues !

“ Voyez cette pauvre mère qui presse sur son sein son enfant malade ! Voyez cette fille qui conduit par la main sa mère aveugle ! Ce père qui soutient son enfant infirme ! Ce fils qui porte dans ses bras son père paralytique !

“ Voyez cette femme qui vient demander le retour d'un époux absent ! Ce mari qui vient supplier la guérison d'une épouse depuis longtemps malade.

“ Voyez ce pénitent qui s'avance pieds nus ! Voyez cet autre qui vient, de même, remercier Dieu d'une faveur signalée, obtenue par l'intercession de la patronne des affligés ; cette personne qui demande la paix pour sa maison ; cette autre la fin des égarements d'un être, malgré tout, tendrement aimé !

“ Voyez ce voyageur échappé d'un péril imminent,

(1) M. J. C. Taché.

ce matelot sauvé du naufrage, ce milicien qui revient des combats ; ne vous semble-t-il pas remarquer, sur leurs figures hâlées et leurs habits en désordre, la trace des orages, de l'eau de mer et de la poudre ?

“ Ils viennent de tous les points ; les uns soutenus ou portés sur des mains aimées, les autres seuls s'aidant de leurs jambes courbés sous le poids des douleurs qu'ils portent.

“ Les uns demandent, supplient ; les autres remercient ; les uns sont tristes, mais d'une tristesse résignée ; d'autres sont joyeux, mais d'une joie calme et recueillie.

“ Ils passent sans cesse ; leur nombre est immense ; mais cette réunion de tant de douleurs n'a point de clamenses lamentations, et ce concours de tant de joies n'a pas de bruyants éclats ! Ils sont par milliers ; mais ils seraient par millions, que la paix de cet asile n'en serait point troublée ; car les seuls bruits qu'on entend dans le silence de ce lieu, sont les chants de pieux cantiques et le doux murmure de la prière.

“ Mais quels sont donc ceux-là, qui tranchent sur les autres par leurs traits et leurs costumes ?

“ Ce sont les premiers enfants du sol, les membres des tribus converties à la foi !

“ Remarquez-vous, au milieu d'eux, ces deux nobles vieillards ? C'est le chef des Micmacs et sa femme. Ils sont venus seuls dans leur canot d'écorce, malgré la distance. Ils sont âgés, et cependant ils sont partis sans se munir de provisions ! De Ristigouche ici, ils ont demandé leur nourriture à l'aunône, de poste en poste. Ils ont jeûné tous les jours, durant ce long voyage, et prié continuellement.

“ Savez-vous ce qu'ils viennent demander à sainte Anne ?

“ Ils viennent la prier de leur permettre d'établir à Ristigouche un pèlerinage à la bonne Sainte-Anne, et de vouloir bien aider leur tribu du secours de son intercession dans l'exécution de ce projet.

“ Ils représentent que les Micmacs viennent bien, de temps en temps, à la bonne Sainte-Anne-du-Nord ; mais

que tous ne peuvent pas venir ; ils demetrent si loin, si loin : tous cependant voudraient invoquer leur bonne patronne dans une église portant son nom. Eux sont venus cette fois, pour et au nom de la nation entière, demander cette faveur !

“ Sainte Anne a exaucé les Micmacs, comme elle en a exaucé bien d'autres !

“ Au reste, si elle n'obtient pas toujours tout ce qu'on demande, parce qu'on ne demande pas toujours ce qui nous convient le mieux, elle console toujours !

“ Heureux ceux qui croient ! ”

ERRATUM.

Dans notre dernier article sur sainte Anne, il s'est glissé une faute de typographie assez importante.

A la page 157, quinzième ligne, au lieu de 200 arpents, lisez 20 arpents.

(A continuer.)

CHRONIQUE.

MGR. DEMERS.

SON ORDINATION, LES PREMIÈRES ANNÉES DE SA PRÉTRISE.

Quand un jeune homme a passé quatre longues années dans une des cellules d'un de nos séminaires, et aux pieds des saints autels, soumis à une règle aussi sage que bien calculée pour former à la piété, et enrichir l'intelligence et la mémoire de toutes les connaissances nécessaires à la direction des âmes, ce jeune lévite peut, sans témérité, se rendre à l'ordre de son évêque, lorsque celui-ci l'appelle à faire le pas décisif et à recevoir les ordres sacrés. Déjà M. Modeste Demers avait reçu les saints ordres du sous-diaconat et du diaconat, lorsque M. Jérôme Demers, alors supérieur du Séminaire de Québec, lui signifia, le 31 janvier 1836, d'entrer en retraite le soir même pour se préparer à recevoir la prêtrise quelques

jours plus tard. Quoique ce pieux séminariste dût s'attendre à cette si importante démarche, cependant, sa grande modestie qui lui faisait envisager comme de graves défauts tout ce qui pouvait avoir l'ombre d'une imperfection, lui fit accepter cet ordre avec crainte et tremblement; et la chapelle où il s'enferma seul avec son Dieu, fut témoin de larmes abondantes qu'il ne cessait de verser sur sa prétendue indignité. Mais comme la véritable humilité ne connaît d'autre volonté que celle du ciel, exprimée par celle de ses supérieurs, ce fut avec une joie indicible que le 7 de février suivant, que M. Demers quitta, à sept heures du matin, sa chère solitude, pour se rendre dans le sanctuaire de la cathédrale de Québec, pour y recevoir la consécration sacerdotale, des mains de Mgr. Signai, alors Evêque de Québec. L'assistance, qui était nombreuse, trouva un grand sujet d'édification dans le maintien tout angélique du jeune ordonnant, et au chant solennel du *Te Deum*, tous les cœurs semblaient remplis de reconnaissance pour le Dieu du Ciel qui venait de donner à la terre un saint prêtre. Tous les MM. du Séminaire semblaient aussi éprouver une grande joie; car ils pouvaient se dire, en toute vérité: voilà un sujet qui fera la gloire, la joie et la consolation de la maison qui l'a formé.

Dans l'après-midi de ce grand jour, M. Demers ayant obtenu la permission d'aller à St. Nicolas, pour y célébrer sa première messe, il s'y rendit en compagnie de son père et de quelques autres membres de sa famille. Le lendemain fut pour cette paroisse, un jour de fête dont elle conserve encore le précieux souvenir. Aussi, qu'il était beau ce jour où toutes les familles réunies dans cette modeste église, voyaient un des leurs, monter, pour la première fois, à l'autel du Seigneur, accompagné du vénérable curé de la paroisse, M. Dufresne, pour y

offrir l'Auguste Victime, pour le salut de ses chers parents et de tous ses co-paroissiens !

Les noces de ce jeune époux de l'Eglise, ne furent pas sans solennité. Le père Michel avait réuni autour de sa table, pour le dîner, M. le curé, tous ses parents et ses voisins. Au dessert, le pasteur fit envisager à cette famille privilégiée, l'étendue de la faveur qui venait de lui être faite, il eut aussi les paroles les plus élogieuses pour le nouveau ministre des saints autels. Le père, après avoir essuyé les larmes qui baignaient sa figure, dit d'une voix émue : " Monsieur le curé, et vous mes amis, c'est le temps pour moi de vous découvrir un secret qui me rend heureux à ce moment ; depuis l'instant où mon fils est entré au Séminaire, j'ai dit tous les jours, à son intention, cinq *Pater* et cinq *Ave* ; désormais je les dirai encore pour remercier le bon Dieu de la grande grâce qu'il vient de nous faire." Là-dessus, la mère, les frères et les sœurs se hâtèrent de dire : " Nous aussi, nous aussi, et nous suivrons encore votre exemple." La même pensée avait donc réuni tous ces cœurs dévoués ; mais ce cher père et cette chère mère ne devaient pas remplir longtemps un devoir si doux ; comme nous le verrons plus tard.

Deux jours après, il fallut se séparer, et M. Demers qui venait de recevoir la lettre qui le nommait au vicariat des Trois-Pistoles, se mettait en route, malgré des chemins affreux et un froid des plus intenses, pour se rendre à sa nouvelle destination. Le Révd. M. Pouliot, alors curé de cette paroisse, et aujourd'hui, curé de St. Gervais, le reçut à bras ouverts, et avec toute l'amabilité qui le distingue.

Le séjour de M. Demers à Trois-Pistoles qui se prolongea jusqu'en Avril 1837, fut un véritable temps de bonheur pour les deux confrères ; jamais

plus de sympathie, jamais meilleure entente entre un supérieur et un subordonné. Les paroissiens, à l'exemple de leur bien-aimé curé, ne furent pas longtemps sans accorder à M. le vicaire, la plus haute estime, le plus sincère attachement. Son chant harmonieux, sa voix sympathique quand il s'adressait à eux, du haut de la chaire, ses manières douces et affables, son air *modeste*, le faisait grandement aimer de tous.

Mais ce bonheur mutuel ne devait pas être de longue durée, car la Providence réservait un champ plus vaste au zèle ardent de ce jeune prêtre, si bien qualifié.

Voici comment le ciel fit connaître sa volonté à celui qu'il voulait attacher sur l'autel du sacrifice, en dirigeant ses pas vers des peuples étrangers et barbares. Mgr. Provencher, premier Evêque de la Rivière Rouge, était venu en Canada pour se procurer des missionnaires, mais son voyage n'eut d'abord aucun heureux résultat. Au moment de son départ, il exprima son désappointement à M. Gingras, prêtre du Séminaire, et le pria de travailler en sa faveur auprès des jeunes prêtres qui voudraient se consacrer aux missions. Ce prêtre aussi pieux qu'éclairé, qui a consacré sa vie à l'étude de la science ecclésiastique, se rappela tout-à-coup le désir que M. Demers lui avait souvent exprimé de se dévouer à la conversion des infidèles, et dit à son vénérable interlocuteur : " Monseigneur, le prêtre qui pourra le mieux vous convenir est tout trouvé. Il a toutes les qualités d'un véritable missionnaire. Obtenez le de Mgr. l'Evêque de Québec, et ce jeune prêtre vous suivra de près. C'est M. Modesto Demers, actuellement vicaire aux Trois-Pistoles." Cette espérance fut loin de trouver l'Evêque missionnaire indifférent ; il se rendit de suite auprès de Mgr. Signaï pour lui faire ses adieux ainsi que la

demande du sujet qui venait de lui être proposé. “Vraiment, dit aussitôt l’Evêque de Québec, vous voulez m’enlever un de mes prêtres d’élite, mais pour travailler dans cette partie de la vigne du Seigneur, qui vous est échue en partage, il faut des hommes de choix, et avec son consentement, je vous l’accorde volontiers, et pour vous prouver mon bon vouloir, je vais lui écrire de suite.”

Trois jours après, M. Demers avait la lettre de son Evêque qui lui accordait la liberté de se consacrer aux missions de la Rivière-Rouge. Après avoir parcouru cette épître à la hâte, et l’avoir baisée avec respect, il se dirigea vers la chambre de son curé, et lui dit d’un ton où la joie et la tristesse paraissaient se disputer le pas : “M. le curé, grande nouvelle ! Je vous la donne à deviner. Tout ce que je puis vous dire, c’est que je n’ai jamais éprouvé plus de peine, et en même temps plus de bonheur.” Après quelques instants de silence, voyant que son bon curé ne comprenait rien à l’expression de sentiments si divers, malgré sa perspicacité, il lui dit : “Ma grande peine est de vous laisser dans deux jours, ma grande joie est d’être appelé à aller travailler au salut des sauvages.” A ces mots, le Révd. M. Pouliot parut altéré, et après avoir accordé quelques moments à la stupéfaction et au désappointement, il appela à son secours toute la force de sa logique, et réunit dans un cadre restreint tous les arguments qui pouvaient éloigner son vicaire de ce qu’il appelait ses projets aventureux. Pour mieux atteindre son but, il fit parvenir cette nouvelle aux quatre coins de sa paroisse, espérant que les sollicitations de ses paroissiens, seraient plus puissantes que tous ses raisonnements. Mais tout fut inutile contre une détermination si fortement prise et qui rencontrait des désirs nourris dès l’enfance.

(A continuer.)

FAITS DIVERS.

SAGUENAY.—M. le curé d'Ilébertville, le Révd. M. Pelletier, nous écrit en date du 27 de décembre, et nous décrit, en traits saisissants, l'embarras sérieux où les accidents de l'automne dernier ont jeté un grand nombre de cultivateurs, tant de sa paroisse que de beaucoup d'autres localités.

Nous voudrions que le cri de détresse que lui arrache le sort de tant de colons dont le courage est devenu proverbial, trouvât de l'écho par tout le pays, et pût décider notre gouvernement local, qui a déjà donné tant de preuves des sentiments généreux qui l'animent, à leur venir en aide, surtout en leur procurant le grain de semence qui manque complètement en certains endroits. Si l'on offrait à ces colonies naissantes les avantages que l'on prépare aux étrangers que l'on appelle à grands cris, dans un avenir prochain, on verrait sur tout le parcours du Saguenay, sur les bords du Lac St. Jean, de grandes et riches paroisses dont les habitants seraient plus fortement attachés au sol que les forêts qu'ils ont fait fuir devant eux.

Le langage si éloquent de notre confrère est une nouvelle et forte preuve que, quand il y a un danger à écarter, un besoin à satisfaire, une population à protéger, le prêtre est toujours le premier sur la brèche, démontrant ainsi que le besoin le plus pressant de son cœur, est de faire le bien, par tous les moyens possibles.

Déjà, dans le cours de l'automne, M. le Grand-Vicaire Racine nous avait écrit dans les mêmes termes, mais le manque d'espace nous avait empêché de faire usage de ses importants renseignements.

—On compte que plus de vingt mille musulmans de la Syrie se sont convertis au catholicisme pendant l'année 1871. C'est une belle conquête assurément pour l'Eglise.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

LE TROISIÈME SECRET DU PETIT BAPTISTE.

M. le Curé. — La troisième réunion fut encore plus nombreuse que la précédente, et tous les auditeurs paraissaient plus avides que jamais d'entendre les sages enseignements qui leur étaient donnés. Petit Baptiste, après les saluts d'usage, et après avoir demandé des nouvelles de la santé de chacun, et de celle de leur famille, s'exprima ainsi : Ce que j'ai à vous dire ce soir va d'abord vous surprendre, mais après quelques moments d'attention, ça vous sautera aux yeux.

Mon troisième secret est de ne labourer que le moins possible de mes champs, et proportion gardée, lorsque vous labourez quarante arpents, je n'en labourez que vingt, et avec cela, je suis toujours sûr de vous battre. — A ces mots, plusieurs des cultivateurs élevèrent la voix pour réclamer, et dirent avec vivacité, mais avec respect : “ Mais, Monsieur, si nous ne labourions pas plus que vous, nous serions bien vite à la poche. Voyez donc un peu, sur cent arpents nous en labourons et ensemençons en tous grains, une soixantaine ; et encore, il nous faut souvent acheter de la farine et du grain de semence. Que serait-ce donc, si on n'ensemait que vingt-cinq à trente arpents ? Il nous faudrait bien commencer à acheter des provisions de bouche, dès le mois de décembre ; et vendre nos terres au plus tôt.” — C'est pourtant, reprit le petit Baptiste, le système que vous suivez, qui a mis tant de cultivateurs, de

cette paroisse et de toutes les autres, dans la triste nécessité de vendre l'héritage de leurs pères. Tenez, voyez comme, malgré votre bonne volonté, vous vous trompez gravement. En ne labourant qu'un peu plus d'un tiers de mes champs, j'abandonne tout le reste aux prairies et au pâturage, c'est-à-dire, à la nourriture des animaux. Mais pour consommer toute cette nourriture, car j'ai pour principe de ne jamais vendre de foin, il me faut un nombreux bétail qui me donne du fumier en abondance, que je prends encore soin d'augmenter par des moyens que je vous ferai connaître plus tard. De cette manière, presque tous mes labours, qui n'ont pas reçu d'engrais l'année précédente, ou deux ans auparavant, peuvent en recevoir au printemps en abondance ; puis alors ça pousse tant que l'on veut. — Les mêmes cultivateurs reprennent : " Mais, Monsieur, vous avez beau dire, et beau faire, un arpent ne peut jamais rapporter comme deux. " — Comme deux ! reprit aussitôt le précepteur, un arpent peut rapporter comme trois, comme quatre, et quelquefois plus. Tenez, Germain, dit-il à un de ces voisins, comment avez-vous récolté de minots de blé, dans votre troisième pièce qui avoisine mon champ, et qui a la même étendue que celle que j'ai moi-même ensemencée en blé ! D'abord, combien de minots y avez-vous semés ? — Trois minots, Monsieur, et j'en ai récolté quinze. — Moi aussi, j'ai semé trois minots, et devinez combien j'ai recueilli ! — Vingt minots ? — Vous n'y êtes pas. — Vingt-cinq minots ? — Vous n'y êtes pas encore. Tout bien compté, mes trois minots n'ont rapporté quarante-cinq minots et demi. — Quarante-cinq minots et demi ! exclamèrent tous les cultivateurs, mais ça ne s'est jamais vu depuis les bonnes années d'autrefois ! A ce compte là, vous pouvez bien être riche. Mais

ces revenus extraordinaires, ne sont pas faits pour nous ; nous ne sommes pas assez chanceux. — Mes amis, vous n'êtes pas assez chanceux, dites-vous, vous vous trompez encore en cela ; la chance est pour vous comme pour moi, pourvu que vous soyez décidés à y mettre de la bonne volonté. Voici comment j'avais préparé ma pièce de terre à me donner tant et de si beau blé ; l'année précédente, après l'avoir couverte de fumier, je l'avais ensemencée en patates et en navets ; ces semences ont exigé plusieurs sarclages et rechaussages ; ce qui m'a donné l'occasion de détruire toutes les mauvaises herbes, et de remuer souvent la terre, et de l'enrichir, en lui permettant de se laisser pénétrer par l'air et de s'emparer des matières nutritives qu'il contient. En faisant ma récolte, j'ai réuni en tas les tiges de patates et les feuilles de navets pour les laisser se décomposer ; souvent, dans le cours de l'automne, j'ai arrosé ces tas avec de l'urine, après les avoir couverts de cendres et de terre, et ce printemps, je les ai étendus sur le champ. Voilà ce que j'ai fait, pour avoir mes quarante-cinq minots et demi de beau blé. Ne pourriez-vous pas en faire autant ?—Ah ! oui, sans doute, répétèrent plusieurs voix ; mais nous ne pourrions pas faire ça pour tous nos champs.—Non, sans doute, tant que vous labourerez aussi grand, mais diminuez vos travaux de labour de moitié, augmentez vos prairies et vos pâturages, doublez, triplez le nombre de vos animaux, et bien vite, vous pourrez faire la même chose pour toute la partie ensemencée de vos champs.

D'ailleurs, pourquoi vous obstiner à ensemen- cer si grand, si ça paie si peu ? Ne voyez-vous pas qu'une récolte qui ne donne que cinq minots pour un minot de semence, ne paie ni vos travaux, ni ceux de vos animaux, ni les autres dépenses qui s'en suivent. Je

vous le demande ; ne seriez-vous pas plus riches, si au lieu de quarante à soixante arpents, qui ne vous donnent que deux cents minots, vous n'en cultiviez que dix à douze qui vous en donneraient plus. Le premier avantage que vous retireriez de ce système, serait de ménager votre temps et celui de vos animaux, le printemps et l'automne ; le second, serait d'économiser considérablement le grain de semence, ce qui n'est pas peu, surtout quand il faut l'acheter et le payer bien cher, comme actuellement. Maintenant, dites-moi sans détour, ce que vous en pensez. — Ce que nous en pensons, c'est que, Monsieur, ce soir encore, vous avez raison contre nous, comme toujours.

Les habitants.—Monsieur le curé, que pensez-vous de ce que vient de dire le petit Baptiste ?

M. le Curé.—J'en pense tout ce que doit en penser tout homme qui a les premières connaissances en agriculture ; et ce jeune agronome vient d'exposer là, en peu de mots, le moyen le plus prompt et le plus sûr, pour le cultivateur, d'arriver à l'aisance et même à la richesse, et si tous les canadiens voulaient comprendre cette vérité, dans dix ans d'ici, au plus, vous verriez le Canada un des pays les plus riches du monde entier. Pourquoi la Belgique qui doit nous envoyer prochainement un certain nombre de ses enfants, compte-t-elle tant de cultivateurs riches ; si ce n'est parcequ'ils ne cultivent que la partie de leurs champs qu'ils peuvent engraisser ? Faisons comme eux, et la misère ne frappera jamais à nos portes.

Les habitants. — Nous allons voir, Monsieur le curé, car nous allons commencer dès le printemps prochain, et nous deviendrons Belges sur ce point.

M. le Curé.—Tant mieux, mes amis.

RECETTE.

DESTRUCTION DES SOURIS.

Voici un moyen très-simple, mais certain, de détruire les souris.

On prend de la chaux vive, on la pulvérise dans un mortier en y ajoutant un équivalent de sucre. On étend cette poudre dans les endroits fréquentés par les rats et les souris.

Comme ces animaux sont très-friands de sucre, ils mangent la poudre. Les liquides de l'estomac, venant en contact avec la chaux, déterminent un effet analogue à celui de l'eau sur cette substance, ils l'étreignent. La violente inflammation de l'estomac, qui en est la conséquence, occasionne une mort prompte.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES.

LA CLOCHE DU PÈRE TRINQUET

NOUVELLE.

IV.

ODYSSÉE DU PÈRE TRINQUET.

CHANT PREMIER.

O'était vraiment un beau spectacle de voir tout le peuple d'Orange, les dimanches et jours de fête, comme les Carthaginois au temps de la reine Didon, appliqué, non pas à construire des fortifications, mais bien les murs du clocher.

Don Pasquale était là pour enflammer les courages, exciter les paresseux et modérer les vaillants. A la paroissiale, l'évangile s'appliquait naturellement aux cloches, on aurait dit qu'il avait été composé tout exprès.

Le résultat de cet habile à-propos était que les jeunes gens et les hommes robustes, à peine sortis de l'église, au lieu de faire cercle sur la place et de bavarder sur les semailles et les

foires, posaient leur jaquettes à califourchon sur les haies et puis mettaient hardiment la main au marteau et à la truelle. Les petits garçons apportaient les matériaux : le mortier était préparé d'avance par le curé.

Pendant que chacun s'acharnait au travail. Don Pasquale trépignait de joie ; il se sentait rajeuni de vingt ans. A tout instant il se montrait à la porte de l'église, et, avec un air de quarante-maître il distribuait les petits mots encourageants :

— Eh bien ! les enfants, combien sommes-nous ? Dix, vingt, trente à la bonne heure ! Je l'ai toujours dit : nous autres, gens d'Orange, quand nous voulons une chose, nous la voulons. —

Puis, éprouvant le besoin de paraître faire quelque chose, il prenait un peu de chaux dans l'auge, la mêlait au sable, trouvant le mortier tantôt trop liquide tantôt trop épais. Une autre fois il faisait passer des pierres à un travailleur, ou bien aidait les manœuvres. Il ne craignait même pas malgré ces soixante-dix ans, de monter sur les échelles.

Avec tout cela, bien sûr, il faisait beaucoup plus de bruit que de besogne ; la question pour lui était de s'agiter et de donner le bon exemple. Les braves gens prenaient la chose au sérieux et lui criaient de toutes parts : — Doucement donc Monsieur le curé ; modérez-vous.

— Oui dà, vous voudriez me faire plus vieux que je ne suis : en avant, en avant !

Et le voilà de nouveau se multipliant, allant de l'un à l'autre, comme la main d'un artiste sur le clavier d'un piano.

— Archiprêtre, faites donc attention ! Vous allez tacher votre soutane !

— Bah ! c'est du mortier bônit, ça ne tache pas.

Et il continuait son mouvement perpétuel, appliquant par-ci par-là le niveau ou fil-à-plomb, prenant vingt fois la mesure du même objet, dessinant sur la muraille avec un charbon les ornements que son imagination d'architecte improvisait. Et comme Dieu à l'aspect de l'univers sorti de ses mains, *vixit quod esset bonum*, il trouvait tout merveilleux.

Ce qu'il y avait de bon, c'est que cette agitation fébrile du cher curé mettait en branle tout le monde, et l'on travaillait ainsi avec la même ardeur, jusqu'à ce que tous les matériaux ramassés pendant la semaine fussent employés. Le signal du repos était toujours donné par l'apparition de la vieille Gertrude, portant à chaque main un beau cruchon de vin blanc. Pour économiser les verres, chacun à son tour saisissait joyeusement le goulot et buvait à la régala. Ne pouvant autrement, on trinquait de cœur ; et puis on laissait sécher les murs jusqu'au dimanche suivant.

À part la chaux vive, le matériel ne coûtait guère plus que la main d'œuvre, car chaque fois que ces braves gens traversaient le torrent qui coule au pied de la colline avec leur charrette vide, ils ne manquaient jamais de remplir un sac de sable, que leurs femmes passaient au crible en rentrant. Les robustes villageoises se seraient bien gardées de revenir de la vigne ou de l'olivette sans porter sur leur bourrelet quelque pierre. C'était à qui aurait la plus grande, afin de faire dire à don Pasquale :

— Excusez du peu ! Quelles épaulés, mon Aurore ! Trois charges comme ça, et je te donne une jolie image. —

Pendant la semaine, don Pasquale ne perdait pas son temps. Il s'industriait avec les enfants de l'école. Il fallait l'entendre crier : — Cenzo, Gigi, Ripo, Fiso, allons ! debout ! — Betta, n'oublie pas de dire aux autres qu'on va aujourd'hui aux pierres.

Il organisait ainsi deux bataillons, un de garçons et l'autre de filles, et il les menait lui-même à l'assaut d'une petite montagne qui était aux environs, où chacun selon ses forces se chargeait d'une pierre, et il les reconduisait processionnellement à l'église. Ces expéditions multipliées et régularisées avec une constance admirable faisaient pour le dimanche une ample provision.

(A continuer.)

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

~~102~~ Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, le Rôvd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

À Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.